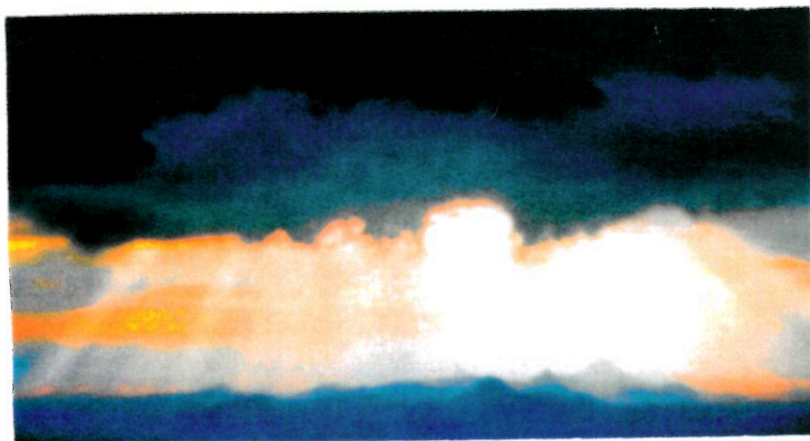

Moi aussi, je rirai...



Guy-Laurent DI ROCCO



Alpine des 3 Vallons

ALPINE CHARMETTE

(Guy DI ROCCO)

ALPINE DES TROIS VALLONS

Bonjour ! Je m'appelle Alpine, née au cours du beau mois de juin 2005 de parents dont l'un était un Teckel et l'autre un Yorkshire.

Quelle était la race de ma mère, de mon père, cela m'indiffère et je ne m'en soucie guère. Quelle que soit l'origine de ses parents, la forme de leur queue, la couleur de leur poil ou de leurs yeux, les parents restent avant tout des parents qui ont droit au respect total de leurs enfants.

*

J'ai aperçu le jour quand mes yeux se sont finalement entrouverts, car pas plus tard que la veille je tâtonnais encore dans les ténèbres pour constater avec étonnement que je n'étais pas seule,

autour de moi grouillaient mes frères et mes sœurs
auprès des mamelles nourricières de notre mère.

*

Ma petite enfance a été vécue comme celle
connue par tous les petits enfants, composée de
jeux, d'insouciance, de chamailleries et de
bombance. Jusqu'au jour où j'ai été arrachée de
l'amour maternel pour être confiée à une dame
privée d'affection, qui par la suite ne pouvant
m'accorder celle à laquelle j'avais aussi pourtant
droit, me considérant subitement comme trop
« prenante », m'a déposée dans un refuge en
exigeant quand même d'être informée sur la
moralité de la famille désirant m'accueillir.

*

Au cours de mon séjour au refuge, j'ai fait la
connaissance de chiens de toutes races et de sexes
confondus, qui sans cesse me mettaient en garde
contre la méchanceté des hommes. Pourtant, tous se
souvenaient, lorsqu'ils étaient chiots, combien ils

avaient été aimés, câlinés, choyés, adulés presque. Ensuite avec le temps, après leur croissance, devenant ainsi encombrants et gênants, si certains par humanité étaient confiés à des refuges, d'autres ont été lâchement abandonnés loin de leur domicile, attachés solidement au tronc d'un arbre ou bien laissés à l'abandon au plus profond des bois ou d'une forêt pour être ensuite récupérés au lasso par un employé municipal qui les a emmenés directement à la fourrière en leur souhaitant la chance de trouver de nouveaux maîtres, sinon ...

*

A la suite de ces terribles confidences, je passais de très mauvaises nuits et me demandais bien pourquoi, au lieu de me confier à un refuge, on ne m'avait pas plutôt rendu à ma mère, auprès de mes frères et soeurs. Les femmes telles les hommes seraient-elles aussi dépourvues de cœur ?

*

Pelotonnée dans un coin de ma petite cage grillagée, je somnolais tristement quand soudain, poussée par une force invisible, j'ai soulevé ma tête pour voir, debout devant moi, un jeune garçon qui semblait me contempler, et ma queue s'est mise à frétiller. Quand il a posé à plat sa main sur le grillage, tout de suite je me suis levée pour aller la lui lécher. Il s'est tourné vers sa mère qui se trouvait tout près de lui : « Maman, c'est lui que je veux ».

Il ne savait pas encore que j'étais une petite chienne.

*

La famille qui m'accueillait était composée, en plus des parents, de quatre de leurs petits obtenus à la suite d'autant de portées différentes : 3 mâles et une femelle. Cette dernière, bien qu'elle ait vu le jour la première, répondait au nom de Sarène, et ses frères de Lyonel, Gaël, et Vianney, que je considère comme étant mon maître, mon sauveur, et c'est lui qui m'a baptisée Alpine.

Confirmant les remarques de mes anciens compagnons d'infortune, en tant que chiot j'ai été

reçue dans l'allégresse générale, câlinée, choyée, présentée à tout le restant de la famille et aussi aux amis. Ce qui me tracassait beaucoup, car s'il me fallait un jour grossir et que je devienne soudain « encombrante », je sois abandonnée loin de mon domicile, attachée solidement à un arbre. Cela n'a pas été le cas. A présent bien qu'âgée de six ans, je pèse moins de quatre kilos, et pour dormir une simple corbeille à chats me suffit.

*

Ainsi des années heureuses se sont écoulées aux cours desquelles tant d'événements se sont succédés que jamais je n'aurais le temps de tous les détailler.

Pour son travail, Sarène est partie en Angleterre, ensuite au Canada, et se trouve actuellement à Paris. Lyonel s'est déplacé en Nouvelle-Zélande pour se fixer ensuite au Royaume Uni, et Gaël, suivant leur exemple, est allé en Australie pour se rapprocher par la suite pas loin de ses parents. Quant à Vianney, mon jeune maître, mon sauveur, qui aspire un jour devenir architecte

car il possède un joli coup de crayon, poursuit ses études à Lyon.

Je reste donc seule parmi leurs parents qui sont devenus en quelque sorte les miens puisqu'ils me considèrent comme étant leur fille, la toute petite dernière.

*

Voilà en quelques lignes l'itinéraire d'une petite chienne qui a eu la chance de n'avoir pas grandi et d'avoir été accueillie comme devraient l'être tous les animaux de compagnie et qui, par pudeur envers ceux que l'on tient prisonniers dans des cages, à la fourrière ou même dans des refuges confortables, ne s'en glorifiera pas en la chantant sur les toits ni en voulant en faire un roman, si ce n'est que, au cours de mon existence, j'ai fait la connaissance d'un homme peu ordinaire, répondant au nom de Guy, faisant partie de la famille, à la suite d'événements imprévus, débarquant d'un quartier populaire de Villeurbanne baptisé pompeusement « Les Poulettes », issu d'une nichée nombreuse, dont la mère n'avait pas son pareil pour

pétrir à la main des pâtes et des gnocchis, tandis que le père étalait son adresse extraordinaire dans les jeux de boules à la lyonnaise, sous le sobriquet de « l'homme à la veste ». Jadis, sur tous les bouledromes de l'Hexagone et même ailleurs, le paternel posait de nombreux carreaux, plus tard un de ses gones se contentait de venir faire des trous sur notre terrain dans le but secret de se créer un jardin. Ce phénomène, qui pourtant possédait toutes les caractéristiques d'un homme normalement constitué, se différenciait des autres par son vocabulaire particulier, car il faut que je vous le signale afin que vous le sachiez ... il ne s'exprime ni comme vous, ni comme moi.

*

Pour justifier les raisons de son retard, Guy m'a expliqué qu'il avait sauté sur l'occasion que son pommadin avait un trou dans son programme pour se faire dégager les esgourdes par le taillage de ses crayons. Il a soulevé son petit chapeau rond et j'ai pu admirer sa nuque nettement dégagée et ses oreilles bien dans le sens du vent.

*

Nous rentrions de notre promenade quotidienne quand, avant de nous quitter, Guy m'a signalé que le lendemain matin ainsi qu'un jour par semaine et durant près de deux mois, il ne viendra pas me chercher, prétextant que, rassuré sur l'état général de sa carcasse, il avait décidé de se faire ravalier la façade en redressant sa mâchoire par une double rangée de dominos.

*

Des coups de pioches répétés, assenés sans pitié sur des pierres récalcitrantes, signalaient sans se méprendre de la présence du chef-d'œuvre en péril sur notre terrain.

En me voyant déboucher devant lui, Guy a posé son outil tout chaud et la tête penchée sur son épaule, l'œil coquin et un très large sourire en coin, j'ai tout de suite remarqué une double rangée de crocs d'une blancheur éclatante que jamais je n'avais vue auparavant.

A présent, me dit-il, il ne me reste qu'à me laisser pousser une fine balustrade de poils sous le pique-fraises, une moumoute gominée sur la tronche surmontée d'un galure fantoche, la limace rose-bonbon, une cravetouze bigarrée, le costard rayé et des écrase-merde à échasses, et avec tout ça, ma petite bichette, je pourrais, malgré les plombes qui me tombent sur le râble, rouler enfin des mécaniques.

En même temps qu'il me débitait cette mélodie aux paroles étranges, que je tentais vainement de comprendre, sur un accent tout aussi bizarre, Guy se déplaçait en sifflotant, d'un pas nonchalant, déhanchant, ce qui faisait basculer son arrière-train de gauche à droite de façon ridicule, le regard dragueur, les bras ballants, les épaules voutées en avant, en prenant soin bien sûr de ne pas marcher sur la pioche, la pelle ou le râteau.

*

Le jour où les parents de mon jeune maître ont décidé de rendre visite à leur grande fille résidant momentanément au Canada, ils se sont souciés en tout premier lieu de ma sécurité. Ne

désirant pas me confier à un quelconque refuge, même palace cinq étoiles, ils ont demandé asile pour moi à l'argoteur de la famille. Ce dernier, après avoir fait plisser son front d'inquiétude, gratouillé sa tempe et tortillé son grande nez, a estimé « qu'il serait judicieux de tirer bénéf du laps de temps précédant le grand départ et afin qu'Alpine puisse s'habituer à mézigue, nous puissions faire ensemble tous les jours des p'tits virons dans le coinstot ».

*

Le circuit que Guy avait choisi démarrait d'un sentier sillonnant un petit bois que nous abordions à la suite d'une courte marche et qui nous menait directement à un étang baptisé « 3 Eaux ». Nous continuions notre chemin qui nous permettait de déboucher sur un parking privé, réservé à des golfeurs. Nous longions ensuite un grand café restaurant tenu actuellement par Séverine et Pierre qui deviendront bien vite nos amis, et nous débarquions un sentier caillouteux qui nous permettait d'en récupérer un autre plus bas, mais

nettement plus carrossable. Il ne nous restait plus qu'à le suivre et nous arrivions ainsi à la maison.

Ce circuit me convenait parfaitement, car en son cours j'ai flairé d'autres odeurs et senteurs que j'ignorais totalement.

Tout cela aurait pu être parfait, si je n'étais pas retenue par une affreuse laisse qui me serrait le cou, m'empêchant de gambader librement. C'est alors que Guy a mis sur pattes un stratagème que je n'ai pas compris à son début mais qui par la suite a suscité mon admiration devant tant d'intelligence et d'esprit d'initiative qu'il m'a fallu admettre, sans aucune contestation possible, que tout humain qu'il pouvait être, Guy n'était pas pour autant aussi homme que ça.

*

J'avais remarqué que Guy tenait toujours dans sa main un sac en papier. Pour m'attirer près de lui, il le froissait en me disant : « Alpine, viens chercher ». Il y plongeait sa main pour la ressortir, coincée entre ses doigts, une minuscule croûte de fromage de gruyère qu'il me présentait

religieusement en disant : « Régale-toi ma bichette, c'est du nanan ». Il refermait le sac pour l'ouvrir de nouveau quelques dizaines de mètres plus loin, toujours avec le même cérémonial, et cela jusqu'au retour à la maison. Je me demandais bien pourquoi ce que je pouvais engloutir facilement en moins d'une minute, il me fallait l'accomplir en plus d'une heure et demie.

*

Ainsi, un beau matin, après m'avoir super « régale » d'une croûte de tomme de Savoie, Guy n'a pas prononcé les paroles sacramentielles ; seulement, il me dit « Ma petite bichette, le grand jour est arrivé. J'espère ne pas faire une boulette de première et que tout va très bien se passer ».

Il s'est penché vers moi et sans rien dire d'autre, il a libéré l'anneau de mon collier, en entrouvrant légèrement le mousqueton fixé au bout de ma laisse.

Libre, libre, libre, enfin j'étais libre. Folle de bonheur, j'ai piqué un tel sprint que Guy est resté sans voix et les bras ballants.

*

J'ai couru, couru droit devant moi sans même savoir où j'allais. Sur ma lancée, j'ai amorcé un virage sur ma gauche pour me propulser dans un fourré, en ressortir et faire de même dans un autre. Je reniflais, flairais toutes sortes de traces, pistes d'animaux sauvages, je ne savais plus où poser ma truffe, et cela me faisait tourner la tête, m'enivrait même. Ce jour restera à jamais gravé dans ma vie de petite chienne.

*

Mon ivresse en partie évanouie, je me suis souvenu de mon compagnon resté seul sur le sentier et dont j'entendais les appels désespérés et le froissement de son sac en papier : « Alpine, Alpine, viens chercher ».

Quand il m'a vue déboucher et foncer droit vers lui telle une fusée, il a lâché son sac en papier pour mieux m'attraper au vol et m'a serrée contre sa poitrine très très fort. « Sacrée, sacrée petite bichette, tu peux te vanter de m'avoir foutu les jetons. Quand je t'ai vu te barrer à toute berzingue,

je me suis dis : ça y est, mon pote, t'as décroché le cocotier. A présent qu'elle s'est fait la cerise, comment vas-tu pouvoir rentrer sans elle à la maison ».

C'est alors que j'ai enfin compris pourquoi Guy me donnait les croûtes de fromage avec tant de parcimonie. Tout simplement afin que je puisse bien connaître le chemin qui le ramènera chez lui.

La grande peur qu'il a ressentie, c'était que je l'abandonne et que durant des jours et des nuits il erre perdu au milieu du bois et qui sait, par la suite, être récupéré au lasso par un employé municipal qui l'emmènera directement à la fourrière et si personne ne venait le récupérer, car il n'était pas tatoué, le placer de force dans un refuge avec tous les aléas que cela comporte, sans avoir la certitude de rencontrer la chance que j'ai connue.

*

Ainsi, avec le temps, j'ai appris à connaître à travers celui qui deviendra mon fidèle compagnon, le comportement bizarre des gens de son espèce et lui, afin de respecter la règle, agissait

de même avec moi, bien que très souvent il me reprochait vertement de renifler ce qu'il considérait avec mépris des cochonneries et qui n'étaient que de pacifiques déjections d'animaux de ma catégorie.

Confiante en ma vitesse, souvent je laissais vagabonder Guy seul en tête. Cela me permettait de mieux l'observer et de le surveiller. Il s'arrêtait souvent, non pas dans le but de soulager sa vessie et laisser ainsi des traces de son passage, mais pour discuter. Car mon homme fait partie de la race qui exprime le désir de communiquer. Avec des tous petits et des nettement plus grands. Tous les sujets sont abordés car mon homme est si intelligent qu'il lui manque que d'aboyer pour devenir un chien. Ainsi, grâce à lui, je me suis fait beaucoup d'amis, même parmi tous les golfeurs qu'il appelle affectueusement « mes potes ».

Autrement, il cueille des mûres, ramasse des noix, des noisettes, ainsi que des châtaignes.

Je me trouvais près de lui quand un jour, au milieu du bois, en cherchant des champignons, il a découvert une balle de golf atterri ici contre sa volonté. Guy l'a ramassée, tourné et retourné dans sa main pour mieux la détailler. Il me dit « Voilà un

champignon que je ne connaissais pas ». Il l'a soupesée. « Sa chair est épaisse et pour le ramollir il me faudra le cuire très longtemps. Cela en vaut-il la peine ? Est-il seulement comestible ? ».

Il a haussé les épaules et l'a glissée dans sa poche. « Vois-tu, me dit-il, je ne veux pas courir de risques en le mélangeant avec les autres. A l'occase, je le présenterai à Muriel, ma pharmacienne des Trois Vallons, pour qu'elle me donne son avis. »

*

Je trottai devant lui quand en me retournant je l'ai vu se baisser pour ramasser ce que je n'avais même pas remarqué : une piécette d'un centime d'euro. Voyant mon air étonné, l'argoteur m'a expliqué les raisons de son geste. « Tu dois certainement penser qu'il faut être rudement barjot de risquer un blocage de rein pour une chose de si peu de valeur. Si je te disais qu'un jour, à cause de son absence, il m'a fallu faire changer un biffeton de 20 euros. Complètement dingue, je me suis tiré des plombs plein la tronche. Pour une piécette que je ne possédais pas, mes fouilles débordaient de mitraille. Je me suis consolé en appréciant la

justesse d'une pensée de Jean de la Fontaine : "on a toujours besoin d'un plus petit que soi ". »

Constatant que ce qu'il me disait semblait m'intéresser, il s'est penché pour gratouiller le dessus de mon crâne. « Voilà au moins une morale qui nous convient parfaitement ... qu'est-ce que je pourrais bien foutre sans toi ! ».

*

Je fouinassais au milieu de détritrus divers répandus autour de poubelles trop pleines dans l'espoir d'y trouver de quelconques friandises, quand un chien bien plus grand que moi eut l'indélicatesse de flairer mon arrière-train.

Ma volte-face a été si brutale qu'après avoir mordillé le museau de l'infâme, je suis mal retombée sur mes pattes et ai ressenti une douleur atroce au dessus de ma cuisse gauche.

Mes hurlements ne pouvaient qu'alerter mon protecteur qui, après avoir chassé l'intrus à l'aide de son parapluie fermé accompagné d'imprécations sonores que je préfère ne pas rapporter, avec

d'infinies précautions m'a pris dans ses bras pour me ramener à la maison.

La sentence du vétérinaire était terrible et sans appel : 3 semaines d'immobilisation complète avec obligation d'absorber des produits antidouleur.

*

Pelotonnée dans mon panier, tout près de la porte-fenêtre, je me morfondais tristement quand soudain j'ai vu apparaître mon phénomène qui venait prendre des nouvelles de ma santé, puis s'adressant poliment à ma maîtresse, en trouvant les mots justes qui chasseraient à coup sûr une quelconque opposition, « il lui signalait que n'ayant rien à foutre actuellement » il pouvait très bien, si elle le désirait, en lui affirmant aussi et la main sur le cœur que les consignes du vétérinaire seraient appliquées à la lettre, faire un petit tour avec Alpine en la portant dans ses bras.

Mes amis, mes amis, ce que je considérais peu de temps auparavant comme une affreuse malédiction, s'est subitement transformé en une magnifique bénédiction.

Durant ces trois semaines maudites, pas un seul jour j'ai été privé de mes promenades, celle du matin et aussi de l'après-midi, et toutes durant plus d'une heure et demie.

Pour satisfaire mes besoins naturels, aux endroits précis où j'avais l'habitude jadis de m'arrêter, j'étais déposé délicatement à terre, et aussitôt ceux-ci accomplis, mon chaperon, telle une mère envers ses petits, me reprenait tendrement dans ses bras.

A tous les promeneurs, les petits et les grands, ainsi que nos amis golfeurs, que nous rencontrions sur le chemin ou les sentiers, qui s'étonnaient de ne pas me voir gambader pimpante et loin devant, Guy leur expliquait toujours, en y ajoutant des détails bouleversants, les raisons de mon immobilisation.

*

Si bien qu'à la suite de multiples versions, ce vieux garçon qui avait tout de même encore, malgré son grand âge, beaucoup d'imagination, d'un

incident ma foi bien banal, il a réussi l'exploit de le transformer radicalement à son avantage.

Les narines et la voix frémissante d'émotion, les larmes à bas les paupières, il racontait à tous ceux qui voulaient bien l'entendre comment, à l'aide de son seul pébroque, et au risque de sa vie, il avait réussi à m'arracher vivante de la gueule d'une meute de molosses énormes, avec des tronches plus grosses que celles des veaux, des crocs aussi longs que des sabres d'abordage, les babines ruisselantes de bave rageuse, et les bigarreaux injectés de sang.

Pour attester ses dires, il exhibait fièrement à son interlocuteur ou interlocutrice horrifié ses bras striés de nombreuses égratignures récupérées au milieu des buissons épineux lors de ses cueillettes de mûres pour s'en faire des confitures.

*

– Vu le prix exorbitant des légumes vous devriez, Guy, et sans trop tarder, créer sur notre terrain un beau et grand jardin.

– A quoi bon, a répliqué son époux en hochant tristement la tête, sur ce terrain il s'y trouve

que des pierres et des gadins, Guy va se briser les reins, il n'en retirera absolument rien. »

– Que l'on me donne une pioche, une pelle, une bêche, et un râteau, et je ferai faillir de ce sol inculte de magnifiques légumes.

*

Extrait d'une tragédie tirée d'une pièce qui pourrait être intitulée « *Le Bagnard des 3 Vallons* », qui d'après son auteur et principal acteur a été réellement interprétée, ainsi que le résumé du scénario tel qu'il a été raconté par la suite à une toute petite chienne.

*

Avant de bâtir son Eden bien à lui et que s'accomplisse sa prophétie, le futur géniteur, tel l'architecte besogneux, s'est d'abord établi un plan ; estimant ridicule de « se crever la bagouze » là où ce n'était pas nécessaire, il a jugé plus raisonnable de creuser des petits carrés en laissant entre chacun d'eux un espace qui lui servirait d'allées.

Ainsi, m'a raconté le damné de la terre en même temps qu'il ramassait des haricots, pendant des jours et des jours, avec ma pioche et ma pelle, j'ai creusé, creusé, extirpé des tonnes et des tonnes de pierres, cailloux, gadins, des moellons, ainsi que des racines énormes de pissenlits, dont certaines aussi rondes que mes bras, ainsi que de tamiser le peu de terre qui s'y trouvait. Ensuite, il l'a complété avec celle de taupinières que lui avait refilé un ami de la famille répondant au nom de Gérard Lavenir, qu'il avait vu récemment récupérer sur le terrain de golf dont il avait la charge d'entretenir. Il lui restait alors plus qu'à la mélanger avec du « fumier, du crottin de bourrin que m'avait fourni à l'œil mon ami Gabriel, et de foutre le tout dans mes godets », en attendant patiemment le moment favorable décrit dans un livre traitant sérieusement les problèmes de jardinage, pour semer, planter, arroser, entretenir, afin de pouvoir plus tard récolter les premiers fruits.

*

Tous les jours, entre nos promenades, Guy aime circuler entre les allées. Il arrache une mauvaise herbe, écrase en râlant l'infâme limace

qui lui bouffe ses salades, apprécie la saveur d'une fraise ou de la framboise, soupèse en connaisseur une tomate, contrôle la longueur de ses haricots.

Il maniait sa fidèle pioche quand, après la faire se reposer en la couchant sur le côté, il me dit en me montrant d'un geste large et majestueux le résultat de sa sueur, « si dans la vie on a le désir de percer, avec l'obstination, des initiatives et beaucoup d'imagination, avec très peu on peut obtenir énormément. De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ».

Pour donner du volume à cette juste morale, il a sorti de sa léthargie sa collaboratrice en l'empoignant énergiquement, et sans lui demander son avis, la mit en contact direct avec les sources de ses éternels ennuis.

*

En attendant que le bagnard achève sa peine et qu'il puisse penser un peu à moi, je m'apprêtais à m'éloigner pour fureter par ci par là, quand je l'ai entendu chanter sans cesse de piocher, d'une voix traînante et tremblotante à l'excès :

Trou trou, trou trou,
Je creuse avec ma pioche,
Trou trou, trou trou,
Et les gadins s'envolent,
Trou trou, trou trou,
Y'a plus que la terre à mettre
Trou trou, trou trou ...

Il s'est arrêté, redressé, a fait se plisser son large front dégarni, et me voyant attendre la suite, gaiement il s'est exclamé « et vive les légumes verts ».

*

« Vite, vite, appelez le vétérinaire, Alpine a mangé de la mort-aux-rats ».

Ce jour là, qui restera pour moi à tout jamais mémorable, je me sentais particulièrement en pleine forme, des fourmis plein les pattes, si bien que lorsque Guy est venu me chercher, je lui ai fait entièrement confiance en partant franchement seule en tête, le laissant loin derrière moi. Il se trouvait à la hauteur du CP des 3 Vallons quand il m'a vu

m'intéresser à ce qu'il ne distinguait pas encore pour constater, une fois à ma hauteur, que je léchais une plaque d'égout sur laquelle étaient déposés ce qu'il pensait être des graines de cacahuètes. Naturellement, il m'a reproché ce comportement pas digne d'une petite chienne bien élevée, cela en déployant son verbe très imagé particulier dont je ne saisissais aucunement le sens mais qui, grâce au ton qu'il employait, me le faisait facilement deviner et ainsi comprendre.

*

Nous approchions du terme de notre circuit, quand tout près de mon domicile une gêne subite est tombée sur moi. Impossible de coordonner la cadence de mes pattes arrière avec celles de devant, et je fus saisie d'un tremblement nerveux, comme si j'avais froid. Le fait de me voir trotter de travers ne pouvait échapper à la vigilance de Guy qui de loin me suivait. Il a pensé que mon comportement inhabituel ne pouvait être dû qu'à une légitime fatigue, m'ayant vu depuis le départ de notre promenade courir dans tous les sens. Une fois arrivé à ma hauteur, il me dit : « Alors comme ça, « on » a

chopé le coup de pompe ». Il s'est penché pour me prendre dans ses bras, mais j'ai refusé. Je suis repartie de plus belle pour m'écrouler quelques mètres plus loin et ainsi jusqu'à ma maison où, fatiguée à l'extrême, je me suis affalée de tout mon long sur l'herbe de notre terrain.

Tracassé, Guy a fait partager son souci à ma maîtresse et tous deux se sont demandé ce que j'avais bien pu bouffer pour me foutre en si triste état. C'est alors que Guy est parti à toute vitesse pour revenir en courant encore plus vite et s'exclamer, complètement paniqué, avant de présenter dans un mouchoir en papier les fameuses graines qu'il pensait être des cacahuètes mais qui étaient en réalité des grains de blé que la pluie avait fait grossir, répandant ainsi sur la plaque d'égout le poison alléchant dont ils étaient enrobés, « vite, vite ! Appelez le vétérinaire, Alpine a mangé de la « mort-aux-rats ». Pour la première fois j'entendais Guy parler correctement.

*

Ses craintes furent confirmées plus tard par le vétérinaire devant qui ma maîtresse, affolée, m'avait présentée.

« Le poison agit d'abord sur le système nerveux. Soyez rassurée car vous m'avez amené Alpine à temps. Par contre, pour plus de sécurité, je vais la garder vingt quatre heures à la clinique. Venez la récupérer demain en fin de matinée ». Puis me prenant sous son bras « viens, ma petite chérie, je vais m'occuper de toi ».

Il m'emmenait quand j'ai croisé le regard de ma maîtresse et de Guy qui était là lui aussi. Ils paraissaient bizarres. Je suis certaine que sur la route du retour, ni l'une, ni l'autre, n'ont dû ouvrir la bouche.

*

Mon attirance pour les poubelles ne pouvait qu'exciter la curiosité naturelle de Guy, puisqu'après avoir reniflé, à l'aide de ce qu'il appelle « pique-fraises », ma ration de croquettes quotidienne, il a conclu avec franchise, mais l'air dégoûté, qu'il fallait vraiment avoir les crocs à vifs

pour se farcir une cochonnerie pareille, mais qu'en se cassant sérieusement la nénette, il trouvera bien le moyen de la rendre aguichante, donc plus digeste.

Cette nénette a dû certainement voler en éclats, puisqu'un beau matin il m'a présenté, dans un fond de bouteille plastique qu'il avait précautionneusement découpé, les peu ragoutantes croquettes mélangées au milieu d'une alléchante terrine de poulet spécialement cuisinée pour des petits chiens, en me disant simplement : « Renifle-moi ça, ma petite bichette, et dis moi franchement si c'est du canard ou de la gelée de groseilles ».

*

« Tézigue, tézigue, tézigue ! T'as le chic pour me foutre les j'tons ! »

Voilà exactement les paroles incompréhensibles prononcées par Guy en me serrant très fort contre sa poitrine après m'avoir attrapée au vol à la sortie d'un garage collectif dans lequel je m'étais retrouvée enfermée contre ma volonté.

Nous arrivions au terme de notre promenade matinale quand ce jour mon flair infailible a décelé sur le trottoir le passage parfumé de mon ami Saxo, York de grande classe, bien plus âgé que moi, choyé de sa maitresse. Dans l'espoir de le rencontrer afin de pouvoir le saluer en frétilant ma queue empanachée, mes pas m'ont menée dans un grand local au portail relevé et me suis retrouvée dans le noir quand ce dernier s'est abaissé.

C'est ainsi que je me suis retrouvée provisoirement prisonnière dans un garage collectif et obligée d'attendre patiemment qu'un usager du bâtiment, dans le but de sortir ou ranger son véhicule, me rende la liberté.

Cet incident de parcours bien ordinaire me causait quand même beaucoup de tourments en m'imaginant Guy perdu au milieu des 3 Vallons, cherchant vainement la route de son domicile sans moi. Soudain, mou ouïe ultra-sensible a perçu ses appels désespérés. « Alpine, Alpine ». J'ai alors aboyé à pleins poumons jusqu'au moment où je l'ai entendu me demander de l'autre côté du portail : « Alpine, t'es là-dedans ? » J'ai alors manifesté ma présence en criant encore plus fort et en lacérant de mes griffes la porte de ma prison.

Il me dit : « Casse-toi pas la nénette ma petite bichette, je vais demander à la maman de Saxo de venir ouvrir cette « punaise » de lourde (je ne suis pas certaine, mais je crois qu'il a employé un mot plus court).

Quand le rideau s'est enfin levé, j'ai vu dans la lumière, en plein soleil, sur le bord du trottoir, mon ami Saxo, sa maîtresse, et Guy vers qui j'ai immédiatement bondi pour le serrer aussi tendrement dans mes pattes.

*

Cela fait exactement quatre jours et demi que Guy n'est pas venu me chercher. La dernière fois que je l'ai vu c'était en toute fin d'après-midi. Avant de me quitter, il m'a dit : « C'est certain, ma bichette, tu vas me manquer, mais quand je reviendrai, fais moi confiance, on se rattrapera ».

*

Je somnolais sur le canapé quand ma maîtresse m'a fait sursauter en s'exclamant

joyeusement, après avoir franchi la porte d'entrée,
« Alpine ! Il y a du courrier pour toi ».

Guy était tout simplement parti faire un séjour à la montagne, et dans ce monde merveilleux il pensait toujours à moi.

Pendant que ma maîtresse me faisait la lecture d'une carte qu'elle ne pouvait pas comprendre mais en respectant scrupuleusement la ponctuation et en modulant aux endroits précis le timbre de sa voix, j'écoutais émue et me disait combien il était bon de posséder durant sa courte existante le soutien réconfortant de véritables amis.

Oui, vraiment, depuis que j'ai appris à connaître les humains, je préfère et de loin leur compagnie à celle de bien des chiens.

*

Les saisons se sont succédé. Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, par tous les temps, sous le soleil ardent ou le froid glacial, même sous le terrifiant orage ou dans l'épais brouillard, rares ont été les jours où Guy a été privé de sa promenade. Afin de le ménager, ce qui n'est plus lui qui vient

me chercher, mais moi qui vais à sa rencontre. Si j'ai bien grandi, lui a beaucoup vieilli. Je m'en suis rendu compte. Il marche moins vite et s'arrête plus souvent. Seule sa langue reste toujours agile, il l'agite à la moindre occasion. Dans le but de le garder encore quelque temps, il me faut le ménager, pas trop forcer sur sa santé. Ce que je ne voudrais pas c'est qu'un jour, par humanité pour lui, afin de ne pas le faire souffrir, il faille le faire piquer. Si cela devait être malheureusement le cas, plus jamais je ne m'attacherai à un homme. Cela doit être terrible le moment où il faut s'en séparer.

*

Mutuellement et chacun à sa façon a essayé de modifier les lois justes de la nature. Jamais il ne m'a attribué des qualités humaines, pas plus que j'ai tenté de le hisser à ma hauteur. Il n'y a que les fous et les insensés qui sont persuadés du contraire. Quoique ...

N'a-t-il pas un jour rétorqué à Monique, notre amie golfeuse, épouse aimée de Jean-Pierre, après qu'elle lui ait signalé gentiment : « Alpine est

une petite chienne qui sort vraiment de l'ordinaire,
il lui manque que la parole » :

– Vous ne pensiez pas si bien dire, elle m'a
rendu complètement chèvre.

S'adressant ensuite à moi, à mi-voix :

– Tu ne parles pas, mais à travers ton regard,
je te comprends.

*

Depuis que j'avais acquis la certitude que
Guy pouvait très bien se débrouiller tout seul, d'une
patte agile je prenais toujours les devants, sans
oublier de retourner sur mes pas pour me rassurer
de sa présence derrière moi.

*

Cette fin d'après-midi, alors que nous
rentrions à la maison, nous longions le terrain de
golf quand, en traversant le tee n° 3, j'ai exprimé le
désir de m'allonger sur le tapis vert. En me voyant
étirée de tout mon long, les pattes avant et celles de
l'arrière bien dans l'alignement du reste de mon

corps, Guy s'est approché et en même temps qu'il s'asseyait à mon côté s'est exclamé « ça, ce n'est pas bête, tu as eu une bonne idée ». S'il en est une qui a été très étonnée, ce fut bien moi. Dire à un animal qu'il n'est pas bête, voilà ce qui n'est pas ordinaire. Cet étonnement, Guy l'a certainement lu dans mon regard, puisque dans le but de réparer une grosse « boulette », il me dit : « excuse-moi ma bichette, mon but n'était pas de te vexer en te comparant à un homme, quoique certains membres de cette espèce affirment que l'homme descendrait du singe ». Il s'est mis à rire. « Crois-moi, si dans ma famille il se trouvait un tel taré, je n'irai pas le chanter sur les toits ».

A partir de ce moment, Guy va se lancer dans de grandes pensées philosophiques dont je ne saisissais aucunement le sens et qui franchement ne m'intéressaient guère.

Il a commencé par me dire que les hommes vivaient sous l'emprise néfaste de trois organisations solidement structurées, composées de la religion, de la politique, et de la grande finance, qui dans le but d'attirer des gogos pratiquent le pouvoir de la séduction.

Des gogos, jamais je n'en avais entendu parler et me demandais même à quoi ils pouvaient ressembler. Je me le demandais tant que Guy a dû le remarquer puisqu'en quelques mots il me l'a clairement expliqué. « C'est une espèce de gibier qui ne doit pas être en voie de disparition puisque sa chasse n'est pas réglementée. Tu peux le flinguer 365 jours par an du lance-pierre, au bazooka, et même au fusil mitrailleur ». Je ne comprenais absolument rien et ne faisais même pas l'effort pour chercher à comprendre. Mon but, quand je me suis allongée sur l'herbe, c'était simplement pour dormir un peu et Guy ne cessait de parler ; ses paroles me parvenaient confusément et je me disais sans cesse, « quand va-t-il pouvoir enfin se taire ». Cet instant béni, il me faudra encore l'attendre, d'autant plus qu'il me demande mon avis après m'avoir donné un conseil. « Quand les financiers font appel aux petits porteurs, alors là ma bichette, méfie-toi ». Les financiers ? Guy m'en parle comme si cela pouvait me concerner. Il fait à présent allusion à un certain emprunt Giscard qui, à une certaine époque, a été balancé sur le marché et indexé sur le cours de l'or. « Alors ma grande, pour un placement juteux, on ne pouvait pas trouver mieux. Figure-toi qu'au bout de quelques années, les intérêts dépassaient le capital.

Mais dis-moi, d'après-toi, qui a retiré les châtaignes du feu ? Sûrement pas les petits porteurs, car lorsqu'ils se sont présentés tout enfarinés aux guichets pour participer à la souscription, depuis belle lurette cette dernière était achevée. Pour les consoler, il leur a été refile en douce un tuyau de première : le futur lancement des actions Eurotunnel. Pour une affaire, cela en a été sûrement une, mais certainement pas pour les gogos qui se sont fait flinguer sans pitié ».

*

Les yeux grands ouverts, ma tête appuyée entre mes deux pattes avant, j'essaie de voir les choses clairement. Que Guy soit un bavard, cela je l'avais remarqué dès que je l'ai connu. Mais pourquoi s'adresse-t-il à moi plutôt qu'à un de ses semblables ? Je lui accorde pourtant les circonstances atténuantes. D'habitude sur notre itinéraire, nous croisons des promeneurs avec qui Guy peut discuter, mais aujourd'hui, personne. Ses amis golfeurs il les a bien vus, mais de loin, sur leur parcours. Ils se sont fait des signes sans rien dire. En somme, mon homme est en manque de parlottes

et comme il ne peut dialoguer avec un membre de son espèce, il expose ses pensées à une toute petite chienne.

*

A présent, il aborde un autre sujet. C'est incroyable la faculté qu'il possède pour sauter d'un thème à un autre. Il fait allusion aux campagnes électorales qu'il compare à des parties de poker menteur où chaque participant, dans le but de cacher son jeu, modifie son apparence. Plus les cartes sont mauvaises, et plus ils sont tenus de sourire. « Si un jour tu as l'occasion d'assister à des campagnes présidentielles, alors là, ma bichette, installe-toi confortablement dans ton fauteuil car tu vas admirer des numéros de cirque qui ont nécessité des années d'entraînement. Entre les funambules, les voltigeurs, les illusionnistes, les équilibristes, et les acrobates, tu vas te régaler. Quant aux clowns, ils sont impayables ».

*

Ensuite ? Vraiment, je ne me souviens pas de ce qu'il me disait car je m'étais assoupie. Toutes les fois que j'ouvrais les yeux, c'était pour l'entendre me dire « attends la suite, c'est là que tu vas te marrer ». Étais-je bercée par le timbre de sa voix ? Je me suis sentie envahie d'une douce torpeur et je me suis endormie profondément. Soudain, il m'a fait sursauter après qu'il se soit exclamé : « Dis-moi, ma bichette, et ça franchement, comment veux-tu qu'en tant que sincère démocrate, je puisse faire confiance en des mecs qui n'ont que le mot démocratie dans la bouche mais qui ne la respectent jamais, qui profèrent sans cesse des mensonges et qui se font du gras en accordant du crédit à des calomnies ? »

*

Bon, ça va, j'ai compris. Je me suis dit : « Ma petite Alpine, si tu as vraiment le désir de dormir, tu ferais bien de rentrer à la maison ». Et puis de l'entendre constamment parler, cela me donne soif. A la pensée qu'à côté de mes croquettes se tient en permanence un grand bol d'eau m'incite à me lever afin de m'y précipiter. J'accomplissais

quelques mouvements d'assouplissement pour mieux réussir mon sprint quand Guy, qui n'avait toujours pas la bouche sèche, débitait sans relâche son charabia, « ce que je viens de te raconter « brièvement » peut te donner un aperçu sur le style et la teneur d'un bouquin que j'ai écrit, composé de trois parties, qui peuvent se lire dès à présent et gratuitement sur un site Internet ».

*

Un bouquin ? C'est quoi encore un bouquin ? Il m'a parlé de singes, de gogos, de poker menteur, et maintenant il fait allusion à une bestiole que je ne connais pas ». « En fait, ce bouquin est le résultat d'une enquête spirituelle personnelle pour laquelle j'ai consacré des années de recherches assidues. A l'origine, je ne savais pas où je posais mes pinceaux, et par la suite j'ai fait des découvertes tellement stupéfiantes que je ne pouvais plus les garder pour moi. Si bien qu'à présent je me retrouve placé devant un sacré cas de conscience. Il se pourrait que le fait de m'être impliqué à fond dans cette enquête, que cette dernière m'ait rendu complètement bargeot, m'obligeant à débiter des conneries. Si cela devait être le cas, à l'exemple de

celles qui ont précédé les miennes et les autres qui les succéderont, avec le temps elles s'effaceront. Par contre, ce que je n'aimerais pas, si je devais être dans le vrai, c'est qu'un jour mes potes et tous ceux qui me connaissent me reprochent de m'être lâchement déballonné, en la mettant en veilleuse(*)).

Ce bouquin, je peux le comparer à mon jardin qui au début était en friches. Avant qu'il ne produise du fruit, des coups de pioches j'en ai balancé et je ne te parle pas des dizaines de brouettes de pierres qu'il m'a fallu trimballer. Ce jardin symbolique n'étant pas entouré de hautes palissades, ni surveillé par des miradors, il est accessible à tous ceux qui désirent s'y rendre. Pour cela, il leur suffit de taper ww... attends, attends, Alpine, te barre pas, attends la suite, c'est là que tu vas te marrer ».

« Me marrer, me marrer, la suite, la suite, si des mecs veulent se marrer, ils n'ont qu'à bouquiner la suite sur le site **www.anti-fada.fr**. Mézigue, j'ai bien trop soif, je me fais la cerise ».

*

(*) *Moi aussi je rirai – 3^{ème} partie, page 104*

Tu as six ans et moi j'approche des quatre vingt, ce qui signifie, si je ne me suis pas trompé dans mes calculs et sauf accidents de parcours indépendants de ma volonté, qu'un jour nous puissions faire ensemble la grande promenade. Dans le cas contraire, rassure-toi, plus tard je viendrais te chercher ».

*

Le jour où Guy m'a fait cette étrange confidence, il était assis sous l'ombre d'un vieux mûrier et cela m'avait beaucoup étonnée. En effet, la promenade que nous venions d'effectuer était exactement la même que nous avions parcourue la veille et pour cette dernière Guy éprouvait le désir de se reposer. Au lieu de profiter de cette halte salutaire pour récupérer, voilà qu'il faisait allusion à une autre promenade encore plus longue. Laquelle est-ce ? Je l'ignore totalement. Depuis le temps que nous sillonnons le quartier dans tous ses sens, nous le connaissons mieux que notre poche, à tel point qu'un jour Guy a affirmé sans rire à un voisin que grâce à moi il pourrait exercer sans crainte le noble métier de facteur. Ce que j'avais aussi remarqué

c'était le langage inhabituel employé par Guy. Vraiment, mon homme, je n'arrive pas toujours à le comprendre tant il est imprévisible. Il me glisse souvent entre les pattes. Il reste pour moi un sujet d'interrogation. Pour d'autres aussi. Son ami golfeur, Bernard Chabert, en le voyant passer sur le chemin, ne s'est-il pas exclamé, avant d'expédier d'un swing précis sa balle dans l'étang du tee n° 8 : « J'ai lu ton bouquin, il faut qu'un jour nous puissions nous rencontrer pour en parler. Sans nous prendre la tête, tu abordes des sujets très intéressants ».

Cela voudrait-il signifier que parmi les humains certains, à l'exemple de Bernard, posséderaient la faculté de raisonner, réfléchir, méditer, d'en savoir plus ? Inouïe, fantastique, stupéfiant. Ce que je croyais connaître des hommes, c'est ce que Guy un jour m'a révélé : »Vois-tu, ma petite bichette, les hommes sont tellement confinés, conditionnés, convaincus de leurs convictions et autres connaissances toutes confondues et même souvent contradictoires, qu'il ne faut pas s'étonner qu'en appliquant consciencieusement et conformément à la lettre les trois premières,

beaucoup d'entre eux sont devenus si peu intelligents ».

*

Toutes ces pensées se bousculaient dans ma tête et dans le but de les classer je m'étais allongée sur l'herbe quand un jogger de notre connaissance, en voyant Guy me caresser tendrement, lui a balancé au passage, sans ralentir sa cadence, « j'ai l'impression qu'Alpine est en train de vous abêtir ».

Il n'a pas répondu, simplement il a souri. Sans cesser de me caresser, il m'a murmuré, « surtout, ma petite bichette, ne fais pas gaffe. Ce gars fait partie des fadas qui ne cherchent jamais à comprendre, ne se posent jamais de questions, et qui laissent à d'autres le soin de décider pour eux. En quelque sorte l'image attristante de l'étroit fonctionnaire ».

Pendant un bon moment il est resté sans rien dire, puis « considère ce que je vais te révéler comme étant une marque de confiance, car toi au moins tu me comprends. Si je trouve tout à fait logique que le Mexique soit peuplé de mexicains,

j'étais très loin de m'imaginer qu'il y ait autant de mecs si ... », il a hésité, puis après avoir secoué sa tête négativement, comme s'il cherchait à chasser une absurdité, il a poursuivi avant de retourner dans son silence « ... dans le beau pays de France et aussi dans le monde. »

*

Soudain il a ramené ses genoux vers lui, puis prenant appui sur sa main gauche, d'un violent effort et en grimaçant de douleur, il s'est remis debout et droit sur ses pattes.

En massant le bas de son dos endolori et faisant sans doute allusion à la mystérieuse grande promenade : « De toutes façon y a pas le feu. En attendant l'extraordinaire, contentons-nous des coutumières ».

Je n'ai pas attendu la suite. Déjà j'avais piqué un sprint.

*

Mes deux pattes avant appuyées sur le rebord de la porte-fenêtre, en voyant à travers la vitre la pluie tomber, j'ai estimé raisonnable de priver Guy de sa promenade matinale. Si à présent j'ai atteint l'âge de neuf ans, donc en pleine possession de mes moyens, en dépassant celui de ses quatre-vingt inexorablement, Guy amorce son déclin.

Bercé par le fond sonore de la télévision, rêveuse je contemple ma maîtresse s'appliquer à un travail de tricotage, quand je l'ai fait sursauter de surprise après m'être éjectée du canapé sur lequel je me trouvais allongée, quittant ainsi rapidement le dedans et me retrouver ainsi dehors.

Guy me signalait sa présence en martelant une pierre à l'aide de son parapluie fermé ; en me voyant pimpante et sautillante près de lui, il me dit :

– Je ne sais pas jusqu'où nous pouvons aller, mais si tu veux profiter de cette accalmie pour faire avec moi une promenade. De toute façon j'ai pris mes précautions. Zieutes, j'ai pris mes bottes et choper mon pébroque.

Une vingtaine de minutes plus tard nous nous sommes retrouvés tous les deux au Rival, lui blaguant et papotant avec ses potes golfeurs, et moi

reniflant sous les tables disposées correctement sur la terrasse du Restaurant des 3 Vallons.

Nous étions sur le chemin du retour, quand après avoir déboulé le sentier caillouteux et pris celui qui nous ramenait à la maison, soudainement la pluie s'est remise à tomber. Il pleuvait tant que Guy, qui me suivait à distance, en me voyant m'abriter comme je le pouvais dans un fourré, me dit une fois près de moi : « Ne crains rien, ma bichette, sous mon pébroque y'a largement de la gâche pour deux ».

Ainsi bien calée dans ses bras, nous avons traversé à sec une partie du parcours du tee n° 3 et après avoir surmonté le raidillon qui le prolonge Guy, en même temps qu'il tentait de reprendre son souffle me dit :

– Heureusement pour moi, ma petite bichette, tu n'es pas un Saint-Bernard.

J'ai ressenti une très grande tristesse lorsque Guy, au cours de ses révélations, m'a signalé avec ménagement qu'en raison de santé et de leur âge avancé, mon ami Saxo ainsi que Néron, un autre York de mes connaissances, nous avaient récemment quittés ; et de m'imaginer alors du

chagrin atroce de tous les maîtres et maîtresses privés désormais de l'affection de leurs fidèles et chers compagnons.

A-t-il deviné ma compassion ? En me serrant plus fort contre sa poitrine, Guy a murmuré « Triste, oui vraiment très triste, voilà l'autre épreuve que j'apprends de connaître aussi un jour ».

Nous avons dépassé le tee n° 4 et allons aborder la piste goudronnée qui longe le boulevard des 3 Vallons quand Guy s'est exclamé en brandissant très haut son parapluie :

– Alpine, Alpine ! Regarde, le ciel a fini de pleurer. Tu vas pouvoir te dégourdir les pattes, enfin ... V'LA LE SOLEIL !

Il a balancé son péroquet ouvert sur le côté et délicatement m'a reposé à terre.

*

En voyant Alpine ronger un os énorme qu'elle a dû récupérer du côté de la cuisine du Restaurant des 3 Vallons, près d'un caddie qu'elle reconnaît appartenir à son mari, Renée l'épouse s'écrie horrifiée, « *Georges* » !

*

Fier et la lippe dédaigneuse, un golfeur a chopé au passage et par mégarde une poussette à cannes dans laquelle se trouve installé un très jeune enfant, poursuivi par une maman affolée poussant devant elle un caddie.

*

Un golfeur tente vainement d'extraire sa balle dans un bunker. Au bord du trou profond qu'il a creusé, son copain Sergio le conseille :

– N'insistes pas Pierrot, change de balle.

Pierrot rageur, jurant, pétaradant « *je l'aurai, je l'aurai* »

*

Sous son regard outré, une épouse voit son mari s'apprêter à taper sa balle retenue par une ficelle tirée d'un bobineau.

– Louis, tu triches !

*

Alpine reniflant une balle de golf.

– Y pourraient pas jouer avec des boulettes de viande !

*

– Tiens Guy, je te rends ton panier. Merci pour les champignons, je me suis régalé.

– C'est ma femme qui va être contente en apprenant qu'ils sont comestibles !

*

Un golfeur cherchant sa balle dans le bois dans lequel il l'a maladroitement envoyée, voit surgir avec terreur de derrière un buisson un homme à face brutale, en maillot de corps rayé, des biscottos énormes pleins de tatouages, lui demander méchamment en lui montrant d'un doigt rageur une balle de golf profondément incrustée au milieu de son front :

– C'est celle-là que tu cherches ?

*

En voyant Guy papoter avec sa maîtresse, Saxo demande à son amie Alpine :

– C'est quoi comme race ton homme, il a l'air intelligent ?

– Tu l'as dit, il lui manque que d'aboyer pour devenir un chien.

*

Alpine se disputant avec un écureuil à califourchon sur une branche.

– L'écureuil : Grimpe Grignette !

Alpine debout sur ses deux pattes arrières, les deux de devant appuyées sur le tronc :

– Et toi, descends si t'es un homme !

*

Guy : Pas si vite Alpine, je fatigue.

Alpine : Fais comme mézigue, cours à quatre pattes !

*

Un jeune enfant caressant Alpine allongée sur le dos.

– Ô Alpine, que tu as de grands yeux !

– C'est pour mieux te voir mon enfant.

*

Un golfeur s'apprêtant à taper sa balle.

– Dégage de ma visée Alpine, je ne voudrais pas te toucher !

Alpine, sûre d'elle :

– Si tu veux me rater, tu n'as qu'à me viser !

*

Tobie, son copain canin, interpelle Alpine qu'il voit trotter allègrement sur le chemin.

– Alpine, tu rentres déjà ton homme ?

– Oui, pour qu'il puisse faire ses besoins.

*

Un chien énorme, gras à l'excès, devant sa gamelle pleine, retenu solidement par une chaîne à sa niche, s'est cru inspiré d'interpeller dédaigneusement Alpine par ces mots :

– Alors Grignette, « on » vadrouille !

Alpine, sans ralentir son allure, réplique malicieusement :

– Oui, gros lard, mais en liberté (lire « *Les tuyaux du cuistot* »)

www.anti-fada.fr